" Au matin de la vie il en voyait le soir.
 " Pour nourrice il avait l'Indigence au sein maigre,
 " Pour unique héritage il cueillait un mot aigre
 " Quand il passait sur le trottoir.

" Trop faible pour jouer, n'ayant nul camarade
 " Qui voulût près de lui demeurer un moment,
 " Il voyait tous ses jours s'écouler tristement.
 " Bien souvent il mettait son pauvre front malade
 " Comme un roseau brisé dans ses petites mains ;
 " Appelant le sommeil qui le fuyait sans cesse
 " Il laissait bien souvent sa tête avec tristesse
 " Tomber sur ses grossiers coussins !

" Son esprit s'égarait en des rêves étranges :
 " Il s'imaginait voir de lointaines forêts
 " L'inviter à venir sous leurs ombrages frais,
 " Et des bambins rosés échappés à leurs langes
 " Courir ingénument sur le tendre gazon,
 " Egrenér dans les airs les sons de leurs voix gaies,
 " Et traîner derrière eux l'aubépine des haies
 " En retournant à la maison.

" A peine se glissait dans cette rue obscure
 " Où vivait délaissé le petit orphelin
 " Le bienfaisant rayon d'un ciel pur et serein.
 " Quand l'air chaud de l'été ranimait la nature,
 " Cet air que vous aimez, qui n'a rien d'accablant
 " Dans les rians bosquets qui vous prêtent leur ombre,
 " Suffoquait le petit sous son toit bas et sombre
 " Où sur le pavé tout brûlant.